

(...) Pas comme une identité de repli, mais comme une ligne de front.  
Pas pour se venger, mais pour nommer.  
Pour refuser de se taire.  
Pour tenter désespérément de garder du sens au « plus jamais ça ».  
Je ne me cache plus derrière un prénom protecteur.  
Je choisis celui qui expose.  
Et je me bats encore plus à visage découvert contre l'antisémitisme, contre les racismes, contre toutes les haines, sans excuses, sans détours, sans compromis.

Quelques mois après le 7 octobre, de retour en Belgique, non pour fuir, mais pour revenir à l'essentiel : mes enfants et mes petits-enfants, j'ai d'abord reçu beaucoup de chaleur. Une voisine nous apporte régulièrement de la soupe encore fumante, « sans un mot de plus ». Un autre voisin nous envoie simplement et régulièrement des messages : « On pense à vous ». Des amis non juifs nous demandent de leur expliquer ce qui n'est pas connu de ce conflit, en Belgique, faute de communication objective dans certains médias. Beaucoup savaient que nous avions vécu sur place la sidération. Le monde était saisi de stupeur : un pogrom rappelant les heures les plus sombres ; environ 1 200 Israéliens assassinés, des femmes violées, des enfants torturés et tués ; quelque 250 otages croupissant dans les tunnels du Hamas. Ironie tragique : la fureur du Hamas a frappé nombre de partisans de la paix, jusqu'à Vivian Silver, cofondatrice de Women Wage Peace, dont on n'a retrouvé que des restes. L'élan de solidarité fut légitime, compréhensible. Oui, Israël a le droit et le devoir de se défendre contre le terrorisme et les missiles ; mais très vite la question de la proportionnalité s'est imposée, et la riposte nous a, elle aussi, glacés.

Chaque dimanche, à Bruxelles, on marchait pour que les otages ne sombrent pas dans l'oubli. J'y allais par intermittence, pas assez : culpabilité en bandoulière. Trop peu de monde, surtout des Juifs belges, quand il faudrait un « Je suis Charlie » pour tous. Et pourtant, en Israël, bien avant le 7 octobre, nous avions été des centaines de milliers à défiler contre les attaques de la démocratie de Netanyahu, Ben-Gvir et Smotrich. Tenir ensemble solidarité et lucidité : une ligne de crête, fragile mais indispensable...

En quelques mois, les regards ont changé, les amitiés se troublent, les sourires se figent, parfois des amis évitent mon regard et, lorsqu'il croise le leur, ils m'enjoignent de me « positionner », de me justifier, comme si j'étais comptable de toutes les atrocités du Proche-Orient. Certains vont jusqu'à mettre en cause mon éthique, ne voyant en moi que mon ethnique. J'ai beau rappeler que j'ai manifesté contre Netanyahu, que je combats colons et messianiques, on me somme encore de me laver de ce que je ne suis pas.

Ce que je suis vraiment procède d'une histoire familiale douloureuse, dont il ne reste que des fragments. Peu de traces. Presque rien. Les disparitions ont fait leur travail : effacer, disperser, rendre flou. Ceux de ma famille qui avaient fui la Roumanie, puis la France, puis trouvé refuge en Belgique, pensaient échapper aux pogroms. Ils se trompaient.

Ma grand-mère, Adèle Sigal, est née le 24 novembre 1896 en Roumanie, en Moldavie, probablement à Dorohoi, mais les archives hésitent. Cette hésitation dit déjà beaucoup. En 1918, elle épouse mon grand-père, Hascal Lupu, né le 22 octobre 1891 à Galatz, négociant en métaux. Ensemble, vers 1919, ils fuient les pogroms. Paris les accueille. Le 14 décembre 1920 y naît leur première fille, ma mère, Bella.

Trois autres filles suivront, nées à Anderlecht : Mathilde, Esther, Ernestine sur les papiers, « Margaret » pour les intimes et Arlette, née en 1926.

De 1942 à septembre 1943, poussée par Bella, la famille décide de ne pas s'inscrire sur les registres imposés aux Juifs par l'administration bruxelloise. Ma mère nous a raconté les disputes, les hésitations, les calculs de survie : ne pas s'inscrire n'était-ce pas plus dangereux que s'inscrire ? Bella, déjà rebelle, voulait résister aux ordres allemands. Elle convainquit ses parents.

Cette précaution fut inutile.

Début septembre 1943, un voisin dénonça la famille, alors domiciliée à Uccle, au 117 rue des Cottages. Mathilde n'habitait plus avec eux. Mon grand-père, parti à Paris pour affaires, avait été renversé, dans des circonstances restées obscures, par un camion de la Gestapo. Gravement blessé, il était hospitalisé.

À Uccle, au moment où la Gestapo embarquait sa mère et ses deux plus jeunes sœurs, ma mère rentrait d'une répétition de chant avec une amie. Elle voulut les rejoindre. Son amie l'en empêcha.

Le temps décide de tout.

Mon grand-père et ma mère échappèrent ainsi à la rafle.

Emmenées à la Caserne Dossin, Adèle et ses deux plus jeunes filles furent intégrées au convoi XXIIA, parti de Malines le 20 septembre 1943. La lettre jetée du train par Esther est leur dernier signe de vie. L'original a été légué à la Caserne Dossin.

Ma mère attendit leur retour pendant des mois. Après la guerre, elle chercha. Longtemps. En vain. Rien ne lui permit de savoir ce qu'elles étaient devenues.

Des années plus tard, ma sœur et moi, refusant de nous résoudre à ce silence, avons interrogé les archives d'Arolsen. Grâce au travail obstiné de chercheurs qui reconstituent, pièce par pièce, des existences détruites, nous avons appris qu'Adèle et ses deux filles, enregistrées sous les numéros 634, 635 et 636, étaient toutes les trois arrivées à Auschwitz-Birkenau.

Les Archives d'Auschwitz poursuivent, elles aussi, ce travail inlassable de fouille de l'anéantissement. En mai 2016, après un pèlerinage sur place, nous les avons de nouveau sollicitées.

Et près de septante ans plus tard, le sort de notre petite tante Arlette a été **partiellement établi, sans consolation possible** :

Peu après son arrivée à Birkenau, Arlette, seize ans, enregistrée sous le numéro 62903, contracta le typhus. Elle fut admise à l'infirmerie du camp le 8 octobre 1943. On retrouve ensuite sa trace **le 26 janvier 1945, veille de la libération d'Auschwitz** : elle fait partie des prisonniers poussés par les nazis vers Buchenwald, où elle est enregistrée sous le numéro 123407.

Puis... plus rien.

Ma mère avait évoqué avec nous l'existence de son journal intime. Sans jamais nous le donner à lire.

Après sa mort, nous l'avons retrouvé.

Et sa lecture nous a ébranlées. Elle a levé le voile sur tout ce que notre mère, par pudeur, ou par peur, avait tu jusqu'au bout.

J'ai choisi d'en transmettre ici quelques fragments.

Non par curiosité. Non par complaisance.

Mais pour lui rendre la parole.

Pour laisser parler celle qui, toute sa vie, a porté l'indicible en silence.

Ces pages sont le témoignage direct de ce qu'elle vivait, de ce qu'elle ressentait, au cœur de cette période dont elle ne voulait pas parler et dont, au fond, elle ne s'est jamais remise.

#### Extraits du Journal intime de Bella (Renée) Lupu

« **24/11/44** – C'est aujourd'hui que ma petite maman a 48 ans et comme l'année dernière, elle n'est pas là. Nous ne pouvons pas la fêter comme les autres fois. Dieu permettra-t-il que la fin de cette année nous la ramène avec nos deux chéries ? Papa dit qu'il en est certain mais je crois qu'il se leurre ou qu'il veut me donner de l'espoir. Si pourtant il avait raison.... Ce soir, Papa avait un cafard fou. Il pense tout le temps à Maman et aujourd'hui cela lui paraissait insupportable. Il me dit maintenant souvent que son absence lui devient intolérable et qu'il l'aime de plus en plus... Il est toujours dans un état de santé peu brillant et son aspect extérieur le prouve assez. Comme elles le trouveront changé ! J'ai le cœur serré quand je le regarde, lui qui était si fort, si droit, tellement plein de vitalité, il est maintenant maigre, les joues creusées, le visage douloureux quand il ne s'aperçoit pas que je le regarde et son dos voûté me rend triste à pleurer. Je voudrais parfois le prendre dans mes bras et je le fais de temps en temps ; j'essaye de le consoler et pourtant j'ai tant de chagrin moi-même. Nous n'avons cependant pas le droit de nous plaindre, nous sommes libres et elles, Dieu seul connaît leur vie, leur désespoir, leurs souffrances morales et physiques. Pauvres chéries ! Elles n'ont rien fait pour être punies ainsi. Je suis loin d'être meilleure qu'elles et je ne vois pas pourquoi j'ai été épargnée... à moins que l'avenir ne me réserve une petite surprise. Je ne perds peut-être rien pour attendre et ma punition sera sans doute plus subtilement mauvaise. Quant à Papa !... il a déjà eu son compte. Ce n'est pas seulement sa chair qui a souffert, cette interminable maladie, cet accident d'abord ; c'est aussi son âme, son cœur, son esprit. Pauvre Papa, pauvres nous tous...

**12/12/44** ( ...) Il fait froid dans les chambres. Le charbon est aussi rare qu'un coup de soleil en hiver et la vie en devient, si possible, plus maussade. Je me morfonds chaque soir en rentrant du bureau et je me couche en vitesse après m'être entourée de tous mes vêtements de laine... Je ne veux pas me plaindre du froid, je n'en n'ai pas le droit. Que doivent ressentir mes chéries !? Égoïstement, chaque fois que mes pensées m'amènent à elles, je m'efforce de les voir passablement traitées. Je ne veux pas m'imaginer des choses qui ne sont peut-être pas ! Est-il certain qu'elles ne reçoivent quasi rien à manger, rien pour se protéger du froid ? Est-il possible qu'on les maltraite, elles, des femmes si douces et si innocentes. J'espère tout de même que Dieu ne le permet pas. J'espère qu'il me les rendra enfin bientôt saines et sauves. Je ne veux pas douter de sa puissance. J'attends la fin de cette horreur qu'est la guerre. J'attends leur retour pour le reconnaître...

**14/12/44** ( ...) A part cela, toujours rien de maman et des sœurettes. Cette neige et ce froid qui s'en mêlent. Cela n'est pas pour me réjouir en pensant à elles. Et la guerre qui traîne et s'allonge de tous côtés. Ils me disent tous que nous n'en n'avons plus que pour un mois ou deux. Bon, nous sommes presque en janvier, cela ferait donc : mars, en moyenne. Curieuse de voir...

**17/01/45** – Abominables jours ! Papa est dans une déveine incroyable et ne parvient pas à en sortir. Il a enfin trouvé une chambre mais je vois son visage devenir de plus en plus pitoyable. Nous ne nous voyons plus tous les jours et hier, après avoir été au Bureau de Police pour obtenir un certificat établissant les ennuis causés par la Gestapo en septembre 43, il a eu la désagréable surprise d'être déclaré comme suspect et cela, sur la déclaration de ce cochon de cordonnier qui, craignant une plainte de notre part, s'est empressé de prendre les devants et de raconter un tas de fariboles qui ne tiennent pas debout et qui seraient sans importance s'il n'était soutenu par un agent de quartier qui en veut à Maman parce qu'elle lui a répondu un peu rudement un jour. C'est complètement idiot mais pourvu que cette nouvelle histoire n'aboutisse pas à l'incarcération de Papa. J'espère qu'il pourra prouver l'ineptie de la plainte mais sait-on jamais. Avec tous ces vendus à Hitler, ... nous n'en n'aurons donc jamais fini. ( ...) Mon travail n'est plus intéressant... Je me suis résignée à accepter, en attendant, une place d'intérimaire ; c'est très mal payé : 70 frs par jour mais je gèle dans une chambre et j'ai un cafard fou. Nom d'un chien ! Quand aurais-je un peu de chance et quand serons-nous de nouveau ensemble ? A nous tous, nous passions plus facilement les embêtements, nous nous serrions, nous nous réconfortions mutuellement et le soir en hiver, quand je rentrais du bureau, je trouvais toute ma famille autour du feu : Arlette avait un livre et son petit air très sérieux, Margaret (*Esther*) arrangeait une de ses robes ou mettait ses bigoudis, Papa, quand il était là, fumait une pipe et discutait avec ma petite Maman qui raccommodait ou préparait le déjeuner du lendemain. C'est terrible d'avoir perdu tout cela : cette bonne intimité, nos chamailleries, nos réconciliations, la tendresse dissimulée de Maman, la sévérité de Papa (il est avec moi mais nous avons changé d'attitude l'un envers l'autre), Arlette et ses bouderies d'enfant choyée, Margaret et sa petite volonté de fer, avec l'histoire de son amour pour Jacques (\*). Jacques, pauvre garçon, où est-il maintenant ? Lui aussi souffre, bien plus que moi, il est déporté mais c'est un homme et ce sont sans doute les mines de sel qui constituent son univers à présent. Pourvu qu'il en réchappe, lui qui était déjà si faible, asthmatique, et dont le moral était atteint par sa claustration forcée. Dire qu'il s'est laissé bêtement pincer et avec son jeune cousin qui lui, a dû dénoncer son père. Y a-t-il réellement une justice, et se peut-il qu'un jour toutes ces horreurs soient étalées aux yeux du monde, de ce monde incrédule et égoïste, ce monde formé de milliers de petites carcasses sans entrailles, sans cœur, dont l'unique souci est : moi d'abord !!!

**1<sup>er</sup> avril 1945** – Pâques - Je suis chez « Spinette » (\*\*) maintenant, la maison qu'Esther a quittée pour Hitler ( ?!). Je suis heureuse d'y être (bien que je travaille dix heures par jour) car chaque chose que je fais, chaque objet que je touche me rappelle ma chérie. C'est maintenant seulement que je vois combien je les aime, elle, Maman et Arlette ! La guerre, cette fois réellement est très près de la fin. Cela va même tellement bien que l'on avait espéré l'armistice pour aujourd'hui. Mais il n'en n'est rien. (...)

**8 mai 1945** – La Paix !!!

Les cloches sonnent frénétiquement. Le monde crie sa joie. Les peuples libérés de l'horrible fléau soupirent d'apaisement et d'espoir.

Je choisis l'instant précis où le signal se donne dans le monde entier, où pour un instant, l'illusion de la fraternité des peuples peut se faire. Ma joie n'est pas nette : je ne pense plus

qu'à elles trois à présent et je demande à ce Dieu qui nous a accordé enfin la Paix, qu'il me les garde et me les rende. Mon Dieu ! Merci pour tout mais ne les oubliez pas et ne permettez pas qu'il leur soit arrivé malheur soit à l'une soit à l'autre. Je ne peux être heureuse sans elles, je vous en supplie, faites qu'elles reviennent vite maintenant que tout est terminé. Quelle douleur de penser que tant de gens se trouvent entre la joie et la crainte, comme moi, et attendent peut-être en vain !

Finies les horreurs du monstre nazi, écrasées les bêtes.

Toujours la folie des cloches ! Des sons joyeux sortent d'elles comme nos soupirs et nos cris de délivrance. Mais le monde chante et, dans son égoïsme, a déjà oublié ceux et celles qui sont morts pour leur donner la Paix qu'eux, les vivants, célébrent avec tant d'enthousiasme aujourd'hui. Cela ne changera jamais.

**9 mai 1945** – Quel jour inoubliable ! Le temps est idéal tout comme hier, un vrai jour de Paix ; dans le ciel bleu adorable des centaines d'avions se promènent et jettent des fusées vertes et rouges. Il y en a qui portent une croix-rouge (les avions, pas les fusées) : seraient-ils des avions transportant d'Allemagne en Belgique et en France, des déportés et des prisonniers ? Peut-être alors les verrai-je dans les quelques jours qui vont suivre, ou même... mais ce serait trop de bonheur à la fois... dans les quelques heures qui vont suivre. C'est fantastique, et pourtant, tellement normal, que chacune de mes joies de fait me ramène leur souvenir. Elles doivent bien penser à nous elles aussi, et être heureuses de se voir enfin à l'abri et libres, sans plus de menaces, ne plus penser que d'une minute à l'autre leurs bourreaux se retourneront vers elles et profiteront de leur faiblesse et de leur impuissance pour les terroriser et peut-être (Dieu ! faites que cela ne soit pas vrai, ce que j'imagine) les faire souffrir physiquement. Mais je ne dois plus penser toutes ces choses maintenant. C'est fini et nous vivrons peut-être prochainement toutes les quatre de mon incorrigible et déformante imagination (...)

**2 juin 1945** – Décidément le moral continue à être au plus bas, et depuis hier, c'est encore pire. En effet, j'ai parlé au magasin à un Monsieur qui a été détenu à la fameuse et sinistre caserne, un ou deux jours après mes chères, et d'après lui, elles auraient été emmenées en Silésie. J'ai une peur affreuse à présent car ces camps-là sont plus horribles que tous les autres et ce n'est pas peu dire. On les appelle d'ailleurs des « camps d'extermination ». Quel terme abominable et comment peut-on concevoir une telle barbarie, ou plutôt une telle bestialité !

Si c'est là réellement qu'elles ont échoué, mes pauvres chères, n'est-ce pas un fallacieux espoir que j'ai de les revoir ? J'ai eu tant de confiance et la certitude de leur retour, mais maintenant j'ai peur. Pourvu qu'elles nous reviennent, mon Dieu ! Pourquoi avez-vous été aussi injuste avec ces trois chères femmes ? (...)

Je me suis décidée, n'y tenant plus de rester toujours sans nouvelles, à aller chez une radiesthésiste. Elle m'a raconté des choses affreuses sur Margaret surtout, je ne veux même pas les transcrire ici car j'espère de toutes mes forces qu'elle n'a rien dit de réel et que je les reverrai toutes les trois.

J'ai peur en écrivant ce qu'elle m'a dépeint que cela influence leur situation. Mon Dieu ! Je vous en supplie, donnez-moi rapidement de leurs nouvelles à toutes les trois. Je vous en conjure, ce n'est pas possible qu'elles aient souffert ainsi. Et je suis folle d'attacher de l'importance aux divagations d'une marchande d'âneries.

**16 juin 1945** – Comme la vie peut m'être odieuse ces derniers temps. Notre famille doit payer sans doute de bien grandes fautes pour être abandonnée de Dieu comme elle l'est. Ou bien, il me faudra bien croire qu'il n'y a jamais eu de Dieu et que le bonheur ou le malheur

des gens ne dépend de rien, même pas du hasard, ... Si au moins le bien et le mal dépendaient de notre volonté, nous pourrions nous adresser à nous-mêmes et pleurer notre ineptie lorsque le malheur s'attache à nous. ( ... )

**26 juin 1945** – Je suis à bout ! Je n'ai jamais eu les nerfs aussi sensibles. ( ... )

**8 juillet 1945** - ( ... ) N'empêche que le temps est splendide, tout est baigné de soleil et les gens semblent heureux, mais pour moi le soleil ne signifie rien et je préférerais encore une atmosphère grise et maussade comme mon cœur. ( ... )

Hier j'ai eu en rêve la vision d'une quantité de femmes couchées et serrées dans des draps blancs, sans bras et horriblement maigres, avec les pieds bandés et où perçait du sang. Je demandais à Arlette si c'était ainsi que me reviendra Maman, elle m'a répondu : non ! Et j'avais rêvé d'elles trois quelques instants auparavant : elles étaient vivantes et saines... et je ne puis m'empêcher de penser à ces moments aux victimes des Boches, à ces cadavres que les journaux nous ont montrés, à ces mutilés, et j'ai terriblement peur. ( ... )

**11 juillet 1945** ( ... ) Cette vie qui pourrait être splendide, comme elle est laide, froide, injuste et méchante. Et Dieu, qu'est-ce qu'il fait, lui pendant tout ce temps ? Il nous oublie ou s'amuse de notre impuissance.

**30 juillet 1945** ( ... ) Mon principal et constant souci est naturellement la pensée de mes chères femmes. Toujours rien, pas un atome d'espoir, rien qui puisse m'aider à les retrouver. Il y a bien les services spéciaux et soi-disant compétents, mais j'ai déjà pu juger de l'efficacité de leurs recherches !... Et je pense à ma jeunesse, à mes vingt-quatre ans ! Il vaudrait mieux peut-être que je n'atteigne pas mon petit quart de siècle.

**3 août 1945** ( ... ) Quelle histoire !!! Papa vient de me retéléphoner ce soir pour m'annoncer que Jacques est revenu depuis 2 mois du camp de Dachau ! Il est parti hier pour Braine-le-Comte en convalescence. Lui qui est parti malade et avant nos chéries, a pu résister. Comment désespérer encore du retour des nôtres ?!!! Dieu m'a écoutée en ce qui le concerne puisque dans toutes mes prières, Jacques avait sa place ; et voilà, puisqu'il l'a protégé, pour quelle raison ne l'aura-t-il pas fait pour Maman et mes deux sœurs ?

**27 août 1945** - ( ... ) Jacques était là aussi et il ne m'a pas paru trop mal en point. ( ... ) Michel aussi était là. Tout Bruxelles était à la mer : des gens de tout acabit. ( ... )

**25 septembre 1945** – A Lunebourg, depuis quelques jours déjà, la Commission alliée s'occupe du jugement des bourreaux de Belsen et autres camps d'horreurs. Un jugement !!! J'ignorais cette coutume de juger les bêtes. C'est entendu, un procès permet de découvrir au fur et à mesure de son déroulement des faits nouveaux et des actes qu'une procédure immédiate laisserait inconnus. Je comprends parfaitement qu'il soit nécessaire de crier dans le monde entier à quel degré d'horreur et de monstruosité sont parvenus les ignobles débris capturés. Le but de la Commission est visible : il faut que dans l'avenir chacun se souvienne afin que le monde dégoûté à jamais se refuse à de nouveaux massacres. Je crois, moi, que ces juges se font illusion : déjà maintenant, cinq mois seulement après la découverte monstrueuse, les peuples paraissent avoir oublié la souffrance des déportés et tout ce qui a été dit et montré sur l'infâme façon dont ont été traités des millions de gens innocents. On ne parle plus beaucoup de ces camps de concentration. Il n'est plus question à présent que de reconstruction, d'industries nouvelles, de voyages et d'argent, d'argent toujours.

Ceux qui n'ont pas oublié ce sont ceux qui attendent le retour d'êtres chers, ceux qui sont touchés personnellement et dont les récits effrayants et les visions photographiées ont fait se briser leur cœur. Comment peut-on savoir le sort des aimés ? Ont-ils été favorisés par le sort, ou bien... non, je ne veux pas l'écrire et j'attends, moi, comme tant d'autres, ce retour si longuement espéré !! ( ... )

Je m'écarte du procès de Lunebourg.

Oui, l'on sait l'utilité d'un procès mais pourquoi traite-t-on les monstres avec autant de civilité. Pourquoi ces attentions et ces quasi prévenances : vêtements neufs et complètes escortes qui font penser à celles utilisées pour les grands personnages, régimes alimentaires, professeurs et médecins choisis avec soin, avocats célèbres. Qu'est-ce que tout cela ? Un film en préparation et pour lequel tout a été calculé, sans souci des capitaux à investir, pourvu que la production ait du succès !

C'est en les traînant dans la poussière, quasi nus et marqués indélébilement d'un numéro, enchaînés comme des bêtes malfaisantes, qu'il faudrait amener ce troupeau au tribunal, et là, pas de ces ménagements, pas de concessions et de soins à ces lâches qui s'évanouissent devant une vue filmée ou un énoncé leur rappelant leurs forfaits !

Sans pour cela en perdre leur dignité, les juges devraient se rendre compte qu'il est injuste d'agir avec cette absence de dureté vis-à-vis de bourreaux innommables !

Et qu'en pensent les rescapés ? Eux qui ont tellement espéré ce jour du règlement des comptes !

Non, vraiment, je crois que le monde est devenu complètement fou !!! Trop de choses se bousculent en moi. Je ne puis tout dire mais ce que je sens au-dessus de tout cela, c'est le cri de colère des morts et des torturés, des millions de femmes, d'enfants et d'hommes sacrifiés pour qui et pour quoi : un déconcertant néant !!! ( ... )

**14 juin 1946** – Je me décide à continuer ces notes après une demi-année de silence. Et que d'événements depuis !

Rien cependant de ce qui me tient le plus à cœur : Maman et mes chéries. Au contraire, je crois que ce serait être faussement optimiste que d'espérer leur retour ou de recevoir des nouvelles satisfaisantes et pourtant je ne puis me résoudre à les oublier. Chaque jour, presque chaque heure, une voix, un geste, un vêtement, une démarche d'inconnues me les rappellent furieusement ( ... ) »

---

(\*) Jacques Rozenberg, Résistant, déporté à Auschwitz et Dachau – Rescapé, Musicien, Musicologue, Peintre, Directeur de la Discothèque de Bruxelles (Médiathèque)

(\*\*) Spinette étaient les destinataires de la lettre jetée du train par Esther

*Le 14 octobre 1946, Bella Lupu a épousé Jean De Ville, qui avait rencontré sa maman et ses sœurs avant la guerre, avait été fait prisonnier des Allemands au début de la guerre et avait passé cinq années de détention en camp de travail. Ils ont eu deux filles, Dominique et Claudette. Comme de nombreux juifs, elle craignait qu'un prénom juif les mette en danger car la bête pouvait ressurgir.*

*Elle est décédée des suites de la maladie d'Alzheimer le 9 novembre 1988. Dans les moments où sa mémoire commençait à se dégrader, lors de ses visites chez le psychiatre, avenue Louise, elle suppliait ses filles de ne pas aller enregistrer la famille sur les registres des Juifs, au bureau de la Gestapo : avenue Louise à Bruxelles.*